



Éric
Bourret

Zéro, l'infini

Le printemps

Espace A VENDRE

17 mars - 16 juin 2018

Le printemps

Espace A VENDRE

17 mars - 16 juin 2018

Éric Bourret Zéro, l'infini

6 avril - 16 juin 2018

vernissage vendredi 6 avril de 16h à 20h

LA GALERIE

Thierry Lagalla

L'esperiença plata 3
(à l'ombre des pâquerettes)

17 mars - 12 mai 2018

LE SHOWROOM

LE CHÂTEAU

Sors de ta réserve #2

17 mars - 31 mars

• Vernissage samedi 17 mars à 18h

LE CHÂTEAU

Éric Bourret

Zéro, l'infini

6 avril - 16 juin 2018

LE SHOWROOM

Éric Bourret

Thierry Lagalla

6 avril - 12 mai 2018

• Vernissage vendredi 6 avril à 18h

LA GALERIE

Laurent Prexl

Du 18 mai au 16 juin

LE SHOWROOM

Laurent Prexl

Éric Bourret

18 mai - 16 juin 2018

• Vernissage vendredi 18 mai à 18h

mars

avril

mai

juin

Le printemps continue à l'Espace A VENDRE. À partir du 6 avril, l'artiste Eric Bourret est invité pour son premier solo-show à Nice à occuper l'ensemble du Château avec son exposition *Zéro, l'infini*. Artiste « marcheur », Eric Bourret présentera un accrochage photographique inédit, fruit des images collectées par l'artiste au cours des dix dernières années de la Sainte-Victoire au Mercantour en passant par les sommets de l'Himalaya.

L'exposition *L'esperiença plata 3 (à l'ombre des pâquerettes)* de Thierry Lagalla se poursuit quant à elle dans la galerie jusqu'au 12 mai.

NÉ EN 1964 À PARIS, Éric Bourret vit et travaille dans le Sud de la France et en Himalaya. Son oeuvre d'« artiste marcheur », s'inscrit dans la lignée des Land-Artists Anglais et des photographes-arpenteurs de paysages. Depuis le début des années 1990, Il parcourt le monde à pied, traversant tout horizon à toute altitude, effectuant des prises de vues photographiques qu'il nomme « expérience de la marche, expérience du visible ». Dans ces images, Éric Bourret exprime les transformations sensorielles et physiques profondes que provoque la marche. L'expérience du trajet parcouru exacerbe la perception et la réceptivité au paysage. Au cours de ses marches, de quelques jours à plusieurs mois, selon un protocole conceptuel précis qui détermine le nombre et les espacements des prises de vue, l'artiste superpose différentes vues du même paysage sur un seul négatif.

Ces séquences intensifient et accélèrent l'imperceptible mouvement des strates géologiques et fige l'éphémère temporalité de l'homme. L'accident, l'imprévu sont assumés dans ce concept de saisies photographiques aléatoires. Cet éphéméride photographique désintègre la structure de l'image initiale et crée une autre réalité mouvante, sensible. L'image née de ce « feuilleté temporel » est vibrante, oscillante, presque animée. Des séries plus factuelles insèrent date, lieu, durée, distance parcourue et transmettent ainsi le rythme et l'espace de ce carnet de marche.

Les images d'Éric Bourret peuvent être perçues comme les notes photographiques d'une partition arpentée. Elles témoignent d'une expérience subjective, ainsi qu'il le confie lui-même : « Je suis constitué des paysages que je traverse et qui me traversent. Pour moi, l'image photographique est un réceptacle de formes, d'énergie et de sens. »

Depuis 1990, son travail a fait l'objet de nombreuses expositions et acquisitions dans les musées et Centres d'art, en Europe, aux États-Unis et en Afrique, notamment the Finnish Museum of Photography à Helsinki ; the Museum of Contemporary Art of Tamaulipas au Mexique ; le musée d'Art moderne et d'Art contemporain de Nice ; le musée Picasso à Antibes ; la Maison européenne de la photographie de Paris.

En 2015-17, il a participé à plusieurs expositions : Paris-Photo ; Dallas Art Fair ; Seattle Art Fair ; Joburg Contemporary African Art ; AKAA à Paris ; la 56^e Biennale de Venise ; Start à la Saatchi Gallery de Londres.

BORN IN 1964 IN PARIS, Éric Bourret lives and works in the South of France and in the Himalayas. His work as an “artist-walker” participates in the tradition of Land Art and land surveying photography. Since the early 1990s, he has been traveling the world on foot, hiking over all kinds of terrains and at all altitudes, shooting photographs that he refers to as “experiences of walking, experiences of the visible.” His photographs evidence the deep physical and sensory transformations that the act of walking over long distances triggers, as it heightens perception and receptiveness to the surrounding landscape.

During his walks, which last a few days to several months, the artist superimposes different views of the same landscape on a single negative according to a precise conceptual protocol that stipulates the number of shots and the interval between them. These sequences intensify and accelerate the imperceptible movement of geological strata and freeze the ephemeral temporality of human beings. The accident and the unexpected are integral to this concept of random photographic shots. This photographic ephemeris breaks down the structure of the initial image and creates a different sensitive, shifting reality. The image born of this “temporal layering” is vibrant, oscillating, practically animated. More factual series include date, place, duration, distance travelled and thus convey the rhythm and the space of this walking log (carnet de marche).

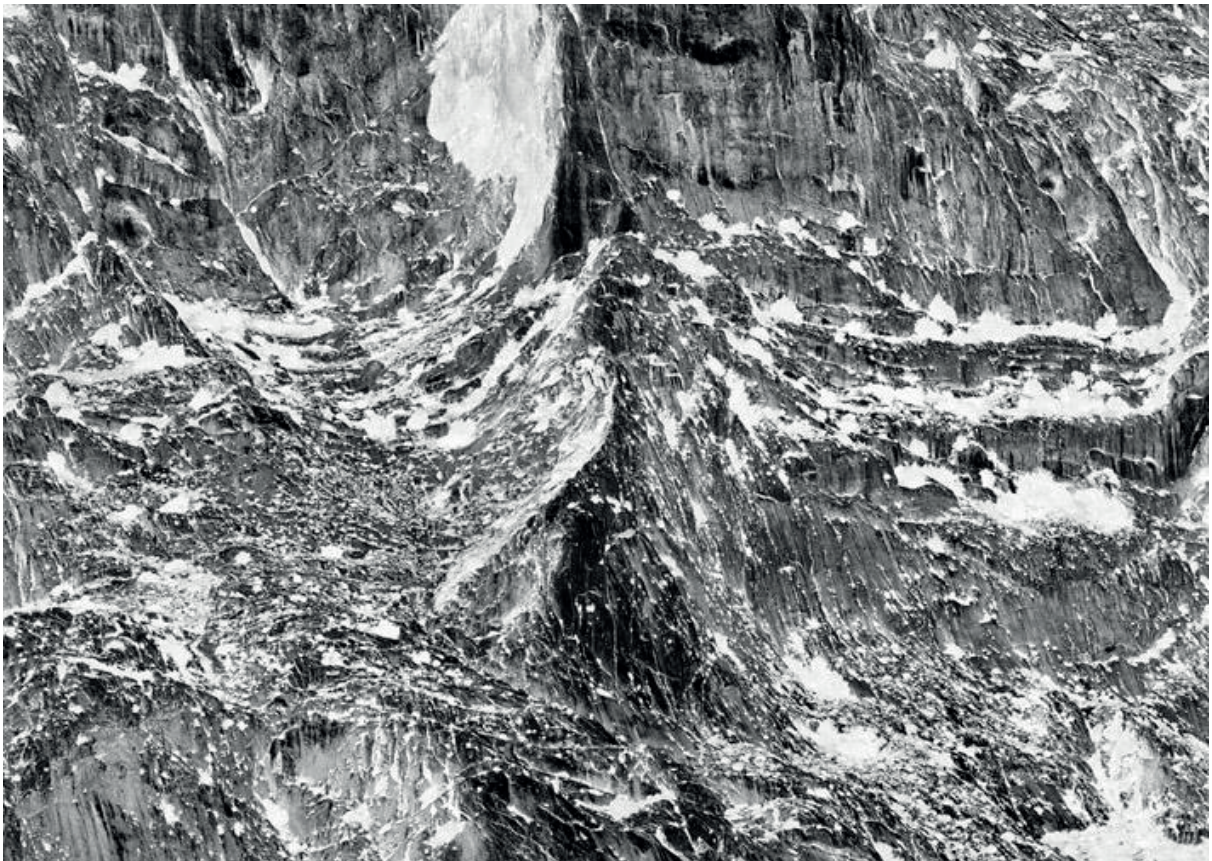
Éric Bourret’s images can be seen as photographic notes in a surveyor’s score. They attest to a subjective experience, as he himself has admitted: “The landscapes that I travel through and that travel through me constitute me. I see the photographic image is a receptacle of forms, energy and meaning”.

Since 1990 his work has been the subject of many exhibitions and has entered the collections of numerous museums and art centres in Europe, North and South America and Africa, including notably the Finnish Museum of Photography in Helsinki; the Museum of

Contemporary Art of Tamaulipas in Mexico; the Musée d’Art moderne et d’Art contemporain in Nice; the Musée Picasso in Antibes; the Maison européenne de la photographie in Paris.

In 2015-17, he participated in several group expositions: Paris-Photo; Dallas Art Fair; Seattle Art Fair; Joburg Contemporary African Art ; AKAA in Paris; the Venice Biennale; and Start at the Saatchi Gallery in London.

Sainte-Victoire, la montagne de cristal



Sainte-Victoire, la montagne de cristal, France 2013
tirage jet d'encre mat Hahnemühle 140 x 200 cm, non encadré

C'est décidé, il va y retourner. En vérité, bien plus qu'une décision, c'est un impératif. Quelque chose de l'ordre d'un commandement qui s'impose à lui et à quoi il ne peut se soustraire. Cela procède d'une forme de nécessité existentielle, comme il y va d'une respiration : un besoin de marcher qui gouverne sa vie et son œuvre. Voire qui les embrasse dans une même entité. C'est donc décidé, pour la nième fois, Eric Bourret va aller arpenter les flancs de cette montagne Sainte-Victoire qu'il connaît par cœur depuis une trentaine d'années qu'il est venu s'installer à ses pieds. Il va emprunter les chemins qui la sillonnent jusqu'à son sommet - ou non - car la marche qu'il pratique ne relève d'aucune gageure. L'essentiel est ailleurs. Dans une quête intérieure qui fait écho à certaines des réflexions qui assaillent l'esprit de Pétrarque lors de sa fameuse ascension du mont Ventoux.

Le poète qui s'adresse à son père sur le mode épistolaire lui confie ses états d'âme. Dans la difficile entreprise qu'il a engagée en compagnie de son frère, il mesure que cette ascension est l'occasion d'un repli bénéfique sur soi-même : « Je réfléchis en silence au peu de sagesse des mortels qui, négligeant la plus noble partie d'eux-mêmes, se répandent partout et se perdent en vains spectacles, cherchant au dehors ce qu'ils pourraient trouver en eux. » A l'appui de Saint-Augustin dont il tient dans sa poche un exemplaire petit format des Confessions, Pétrarque cite un peu plus loin l'extrait suivant : « Les hommes vont admirer les cimes des montagnes, les vagues de la mer, le vaste cours des fleuves, les circuits de l'Océan, les révolutions des astres, et ils se délaissent eux-mêmes. » Le poète qui peine à gravir les pentes du mont Ventoux s'en prend finalement à lui-même : « J'étais irrité contre moi-même d'admirer maintenant encore les choses de la terre, quand depuis longtemps j'aurais dû apprendre à l'école même des philosophes des gentils qu'il n'y a d'admirable que l'âme pour qui, lorsqu'elle est grande, rien n'est grand. »

Se référer ici à l'ouvrage de Pétrarque est une invitation à le prendre à contre-pied au regard de ce qui anime Eric Bourret en son for intérieur. Du moins à observer qu'il est des « ascensions » qui sont motivées non par l'idée de grimper toujours plus haut mais par la recherche, sur le mode du « Connais-toi toi-même », à être pleinement au monde. Chez Bourret, l'exercice de la marche procède justement d'une quête de soi. Peut-être même d'une introspection au sens premier du mot quand il désigne cette capacité d'observation de la conscience individuelle par elle-même. Voilà déjà longtemps les peintres impressionnistes nous ont appris que, dans leur domaine, le paysage n'était plus un genre mais une manière d'être.

Paradoxalement, dans l'immédiat et dans la durée d'une impression. « Le paysage se pense en moi et je suis sa conscience », disait en son temps Cézanne.

Cette relation osmotique au paysage est la composante primordiale de la démarche artistique d'Éric Bourret. La marche en est le mode opératoire privilégié. A l'instar de certains de ces prédécesseurs : qu'ils soient modernes, tel William Turner qui n'a eu de cesse de déambuler le long des côtes britanniques et normandes, captant à l'aquarelle l'instantané de son ressenti ; qu'ils soient contemporains, tels les artistes du land art et plus particulièrement Hamish Fulton qui se présente comme un « artiste marcheur » et dont les expositions sont faites des traces de ses artistic walks. S'il a tout d'abord considéré la montagne Sainte-Victoire comme son Annapurna, puis multiplié les marches dans les Alpes, Eric Bourret n'a pas tardé à partir à la découverte de terres plus éloignées, dans ces régions himalayennes où les paysages sont uniques au monde, pour la plupart encore immaculés.

Envisageant la marche comme « une forme d'art de vivre », il se nourrit des paysages qu'il traverse et, les traversant, il apprend à se connaître. Rendre compte de ce qui anime le paysage et ce qui l'anime lui-même le conduit ainsi à pouvoir faire œuvre. « Je n'ai jamais pu dissocier l'acte photographique de celui de marcher », reconnaît le photographe, comme pour justifier la nature consubstantielle de son travail. « Je passe mon temps à ces arpentages. Je n'ai aucun problème à revenir sur les mêmes lieux cinq, dix ou vingt fois. Il y va d'une relation sensorielle, d'une nécessité à m'épuiser au paysage et d'épuiser le paysage. » Quand il sent être parvenu au bout de sa quête, il lui suffit alors de changer de territoire, se gardant toujours la possibilité d'y revenir si besoin se trouvait. Eric Bourret est quelqu'un de la sensation première, dans une façon d'empathie qui n'appelle aucun préalable.

« Quand je suis à marcher trois semaines ou plus dans le massif de l'Himalaya, mon corps, mon esprit sont immergés dans un espace qui m'offre un dépouillement autre qu'une marche dans les Alpes. Ce sont de toutes autres conditions de vie. Plus dures, plus âpres. J'ai besoin de cette âpreté. Cela me permet de me déconnecter de ce que je suis pour être au plus proche d'une relation énergétique avec le paysage. » L'expérience – car c'en est une, fondamentale et rare, que tous ceux qui sont allés dans ces régions connaissent bien – n'est pas si éloignée de celle qu'ont pu faire des créateurs comme Baudelaire et Michaux en usant d'autres moyens. A sa façon, la marche relève de l'addiction et c'est en quoi, du moins chez Bourret, il l'appréhende comme un impératif.

Il fut un temps où l'artiste quêtait après des sites chargés de mémoire, qu'ils fussent archéologiques, industriels ou maritimes. De son propre aveu, il y allait de la réalisation de vieux rêves que l'on a quand on est enfant d'aller à la découverte de terres inconnues, de territoires légendaires ou de monuments mystérieux. Autant de fantasmes que le photographe s'est donné les moyens de réaliser au début de sa carrière, le conduisant des bords de la Méditerranée, sur les chantiers navals ici et là, jusqu'aux confins du Proche-Orient, dans une façon de « Grand Tour » à l'ancienne sur les sites préislamiques du Proche-Orient. Autant d'occasions d'aborder la photographie de mille et une manières dans le même temps qu'il

Éric
Bourret
les
strates
du
temps

découvrait la pratique de la marche et ce rapport si singulier au paysage. Le choix qu'il fit de s'y consacrer exclusivement n'est certes pas étranger au fait qu'à l'usage et à la réflexion, si un grand pan de la photographie est inféodé au réel et au motif, elle offre à celui qui l'a choisie comme moyen d'expression la possibilité d'une exploration sans fin.



Sainte-Victoire, la
montagne de cristal,
France 2011
tirage jet d'encre mat
Hahnemühle 140 x
200 cm - non encadré

Eric Bourret a non seulement mesuré l'étendue des possibles s'offrant à lui mais il s'est surtout appliqué à rechercher la voie qui lui correspondrait au plus juste. Or celle-ci ne pouvait faire l'économie de ce qui l'anime au plus profond, de ses passions comme de ses goûts, de ses envies comme de ses besoins. Si la marche s'est imposée, son art se nourrit aussi à de nombreuses autres sources. Il en est ainsi de certains exemples d'artistes issus du champ des arts plastiques – tels Lee Ufan, dont il admire la façon si radicale et poétique qu'il a de transcrire le paysage, ou Roman Opalka, qui s'est dessaisi de toute considération du sujet pour accomplir une sublime œuvre picturale. Il en est encore de cultures tantôt livresque – comme le Chinois Tchouang-tseu, auteur d'un texte essentiel du taoïsme -, tantôt musicale - il écoute avec un égal bonheur telle pièce de Morton Feldman, telle autre de John Cage ou tel morceau de musique microtonale hindoue ou africaine. Il en est enfin de modèles photographiques, bien sûr, notamment ceux expérimentaux de Jules-Etienne Marey, de Laszlò Moholy-Nagy ou de Man Ray.

Aussi, à considérer son œuvre photographique, il n'échappe pas au regard comment celle-ci flirte avec toutes sortes d'éléments ou de qualités plastiques qui sont tour à tour ou tout en même temps du ressort ici de la peinture, de la gravure, voire de la sculpture ; là, de la musique, du son, de l'écho. Lumière, matière, densité, rythme, silence, répétition..., les photographies d'Éric Bourret ne cessent de composer avec tous ces paramètres. S'il a souhaité à un moment donné mettre un terme à la production d'un certain type d'images photographiques, c'était pour prendre de la distance par rapport à son motif et chercher en quelque sorte à le disloquer. La question du temps en est la cause fondamentale. Parce qu'elle le préoccupe de façon impérieuse, il s'est inventé de prendre son outil de prédilection – « cette machine photographique qui sert à capturer du temps », dit-il - à revers même de ce qui le constitue. Aussi, à l'inverse d'enregistrer un seul instantané de ce « regard pensif », cher à Régis Durand, il a choisi de compiler ses images, c'est-à-dire de mettre du temps sur le temps, et encore, indéfiniment, tout au cours de ses marches, interminables et variées. Il laisse faire, laisse les images s'accumuler pour qu'apparaisse au bout du compte ce qui veut bien apparaître. De leur état naturellement gazeux, Eric Bourret réussit ainsi à nous donner des ciels qu'il photographie le long de la ligne de crête de la chaîne himalayenne des images puissamment matérielles. Perché entre 4000 et 7000 mètres d'altitude, au Zanskar au Paldar ou au Changtang, l'artiste marche entre ciel et terre. Il n'est jamais allé si haut et le ciel ne s'est jamais trouvé si bas. « Les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages ! », chante le poète. Ces nuages, ils sont

Éric
Bourret
les
strates
du
temps

là comme à portée de main et le sentiment est de pouvoir les toucher du doigt. Eric Bourret marche, il les photographie avec sa « machine à capturer le temps. » Il en résulte d'étranges vues de matières en fusion, comme si l'on était penché sur des bassins de métaux en pleine ébullition. La lumière sourd de l'intérieur, comme d'un caisson lumineux. Les cieux d'Eric Bourret s'offrent à voir dans une relation proprement cosmique à l'espace. Tout y est de l'ordre d'un corps solide originel, d'une forme magmatique qui vient du fond des âges. Qui n'a pas d'âge. Mémoire d'un temps du monde d'avant le monde. Présence d'un corps stellaire aussi vieux que n'importe quelle photographie d'étoile dont on sait qu'au moment de la prise de vue, elle est vieille de plusieurs centaines, voire milliers d'années. Mais est-ce vraiment une photographie ? Plutôt une sculpture comme l'accréditent la mise en diasec de l'image et un encadrement à fleur qui lui confère un poids mental.

Des hauteurs himalayennes, voilà Eric Bourret redescendu jusqu'au bord de la lagune. Du ciel non pas sur terre mais sur l'eau. A Venise. Dans cette « ville-nénuphar », comme la nommait Paul Morand et dont Cassiodore notait pour sa part, en 537, que ses premiers habitants avaient su « se faire de l'eau une patrie ». Autre lieu, autre élément. Venise... Photographier Venise... Une rude gageure. Comment pouvait-il s'y prendre ? Il allait penser à la naissance de cette ville improbable, bâtie sur l'eau, ancrée viscéralement en ses profondeurs par le biais de tout un lot de plots en bois. Comment rendre compte alors de ce qui fait la matrice de Venise ? La navigation devait se substituer ici à la marche et le photographe devait se laisser aller au fil de l'eau. Parce que la lumière y est complètement étale, il fit le choix d'y venir l'hiver ; de plus, comme l'eau, la ville est au calme, rendue à elle-même. La Sérénissime retrouve sa sérénité. Tout y est en suspens et l'eau qui est, selon Claudel, « l'appareil à regarder le temps », s'offre à Eric Bourret comme une parfaite métaphore. Les deux séries d'images qu'il en déduit sont aux antipodes l'une de l'autre. Ici, le temps étiré sur l'infini de l'horizon, simplement ponctué du signe étrangement anthropomorphe des plots en bois, dans une lumière immaculée ; là, le temps accumulé en façades sombres, quasi aveugles, de palais anonymes dont les reflets s'abiment en strates dans la noirceur de l'eau. Le temps qui passe semble toujours à l'arrêt. Jour et nuit sans cesse recommencés.

D'une extrémité à l'autre de la péninsule, Eric Bourret embrasse l'espace à pas de géants. L'Etna est l'occasion d'une série d'une toute autre nature qui balance entre images fantomatiques et vues davantage naturalistes du vieux volcan. Si la figure humaine y trouve place, elle n'y est que suggérée, simplement évoquée comme un élément naturel inclus dans l'ensemble du paysage. Il est en fait question de matières différentes et l'artiste se plaît à jouer de contrepoints entre le dense et l'immatériel, le massif et le léger, le lumineux et le sombre. Présentées dans la multiplicité du mode sériel, superposées par rangées de trois, ces photographies de l'Etna jouent de frontalité en même temps qu'elles déterminent un déroulement vertical qui leur confère une dimension architecturée inattendue. L'artiste a pris soin de les disposer dans un jeu de variations qui créent un certain trouble visuel et contribue à excéder la part d'énigme que contient chacune des images.

Eric
Bourret
les
strates
du
temps

L'art d'Éric Bourret est volontiers requis par le trouble et l'énigme, le brouillage et l'indicible. Ce sont des facteurs récurrents de sa manière de capturer le temps. Les différentes séries qu'il a réalisées au cours de ses marches en montagne, que ce soit dans le Mercantour, dans le massif du Cap-Sicié en bordure maritime des Monts toulonnais, en Ecosse, en Irlande ou encore sur les crêtes himalayennes, en témoignent. Pour l'artiste, elles sont l'expression de cette « relation poétique, moléculaire, biologique au monde » qu'il recherche à toutes les altitudes et en tous les points du globe. L'image photographique qui advient est à l'écho de sa mobilité de piéton et de la durée qui est la sienne face à la mobilité et au flux qui animent le paysage. Eton-

nante conjonction temporelle entre une nature vieille de plusieurs millions d'années et un humain qui ne vit qu'un moment abrégé. Esthétiquement parlant, la question que se pose Eric Bourret est de savoir comment transcrire cette conjonction, d'autant plus avec une machine dont la fonction est d'arrêter précisément le temps. « Alors que les présocratiques, les bouddhistes et les astronomes ne disent que cela, que tout est mouvement, n'est-ce pas un paradoxe majeur que d'escompter fixer le temps ? », s'interroge l'artiste. La réponse qu'il s'est donné est somme toute d'une grande simplicité.



Sainte-Victoire, la montagne de cristal, France 2013
tirage jet d'encre mat
Hahnemühle 140 x 200 cm - non encadré

Il marche et, tout en marchant, il photographie le même motif sans faire avancer le film dans son appareil. Il compose avec les accidents du relief, de la prise de vue, assumant l'indéterminé qui en résulte : « Je sais ce que je vois, dit-il. Je sais que je photographie un flux. Ce n'est plus la rétine et la boîte sensible de mon cerveau qui photographient. C'est mon corps marchant dans un paysage qui est lui-même mouvant. » S'il assume le trouble, s'il prend en compte les écueils, il sait que ne reste plus dans l'image que ce qui veut bien résister. A savoir, l'essence même de sa quête, les strates du temps.

Debout, face à son tableau, pinceau en main, Roman Opalka alignait à l'infini les nombres entiers en blanc sur fond blanc. Il disait non seulement que son travail consistait en une sorte de promenade mais qu'il sculptait le temps. A sa manière, Eric Bourret fait de même.

Philippe Piguet, 2015

Éric
Bourret
les
strates
du
temps

Zéro, l'infini



ci-contre

Zéro, l'infini, 2014

tirage jet d'encre baryté Hahnemühle 130 x 180 x 5 cm
contrecollage alu dibond - châssis affleurant bois teinté noir

page suivante

Zéro, l'infini, 2015

tirage jet d'encre baryté Hahnemühle 84 x 60 x 3 cm
contrecollage alu dibond - châssis affleurant bois teinté noir



Carnet de marche



Carnet de marche, France, Oisans 2014
tirage jet d'encre baryté Hahnemühle 30 x 30 cm
contrecollage alu dibond - encadrement aluminium teinté blanc

« Les pas que fait un homme, du jour de sa naissance à celui de sa mort, dessinent dans le temps une figure inconcevable. L'intelligence divine voit cette figure immédiatement, comme nous voyions un triangle. Cette figure a (peut-être) sa fonction bien déterminée dans l'économie de l'univers. »

Jorge Luis Borgès

Comment parler avec justesse des photographies d'Eric Bourret ? De quel domaine relèvent-elles ? Quels sont leur lieu d'être ? Leur lieu d'être est un corps à l'œuvre, une présence à l'instant du passage – instant lui-même passage- frémissement d'une lumière, d'une ombre en flagrant délit d'apparaître. La photographie est un acte originel qui ouvre un monde sous le ciel et la terre, à qui elle donne accès, main ouverte ou fermée. En elle le corps tout entier s'articule entre dehors et dedans.

Ce n'est pas l'événement ni l'anecdote qui inaugure la démarche d'Eric Bourret, plutôt une relation corps-paysage qui n'appartient ni au géographe, ni à l'historien, ni au paysagiste mais à l'art. S'il y a une géographie, elle passe par le souffle du corps dans son rapport au sol, motivé par une charge émotionnelle : la marche. Le sol est partenaire et appui, sa marche est stable et tonique. Elle constitue du mouvement qui conditionne la création d'une œuvre. Marcher c'est créer. Le marcheur met en œuvre le franchissement d'un espace, et dans le même temps, le dispositif plastique (ici la photographie) producteur de forme singulière. Cette marche explore et amplifie le caractère plastique de se mouvoir, de s'abandonner, elle revendique la fécondité d'un tempo. L'arpenteur est son propre corps, matière sensible. Il a sa façon particulière de « fluer », de scander son regard des heures durant, de le tenir en haleine. Avec Eric Bourret l'espace a retrouvé sa haute fréquence. Est-ce une chorégraphie entre pied et pensée, une impureté ? C'est une faille, un tremblement dans l'univers immédiat des voies escarpées comme une danse sans danseur. Il est l'individu scrupuleux par excellence, entre désir et mémoire, dans cette dimension hors classe, le festin vertical des Alpes où il vient débusquer l'éclair du réel, en déposer le voile.

Ce n'est pas un flâneur. Sa marche n'est pas non plus une déambulation, même si le chemin demande du temps, une certaine lenteur. Photographe-arpenteur, le temps est là, autour de lui, dans le moindre de ses gestes, et sous ses pas. Il fait de lui un producteur d'expérience, de mémoire. C'est un corps qui se donne à cette verticalité indispensable, à son offrande radieuse. Marcher, « c'est aller à travers » dit Henri Maldiney, c'est confronter sa propre solitude à l'élasticité de l'espace, chercher à atteindre « ce suspens vibratoire » comme le disait Mallarmé. Le premier pas n'a pas été et le dernier n'existe pas, pas plus que le soi-disant bout du monde. L'homme a débuté par les pieds et c'est au ras du sol, figure de la gravité que se signale son humanité. Eric Bourret est un

penseur-marcheur, sa marche est une allure. Son empreinte est volatile. Elle désigne les façons de se porter et se comporter au monde. Aller vers le monde, le faire venir à soi et se traverser soi-même de ce mouvement. Marcher c'est aussi susciter un dépaysement, se mettre en disponibilité pour l'inattendu, l'incertain et l'intense. La marche laisse au corps une place importante. Elle déplace ou complique la frontière entre l'homme et son environnement. Elle devient sensorielle, affective, sujette aux variations du climat, selon les saisons. Elle ouvre l'espace comme si le manque de lieu mettait le photographe en état de pulsations secrètes avec la certitude d'être là, je vois où je suis.



Carnet de marche, France,
Oisans 2014
tirage jet d'encre baryté
Hahnemühle 30 x 30 cm
contrecollage alu dibond -
encadrement aluminium
teinté blanc

Eric Bourret sait se dégager de la trame du temps, et se rendre absent aux habitudes, impatients que nous sommes de dévaler les calendriers qui nous dévorent. Chez lui action et perception vont ensemble, lien serré entre le temps et la prise de vue. La photographie est un acte grave (disait Denis Roche), elle dévoile un monde comme indication d'actes à faire. Terre à cheminer dans la fatigue, à parcourir sans fin. Vie de pierres foulées, interminable monologue le long des chemins là-haut, remonter la pente, descendre dans les éboulis, suivre sur la crête, la quête du plus lointain. Là-bas est un autre, un être de vent, de bourrasques de neige. Le guide qu'il s'est choisi ne serait-il mieux que ce nuage vagabond.

Ce monde n'est pas clos, mais pénétrable dans l'exactitude de l'instant qui s'écoule, ou s'écroule. Le temps est

au centre de la photographie d'Eric Bourret, il y respire et c'est comme une vision sonore. Sa voie escarpée, il la suit à l'oreille pour aller où il sait. Le silence y essouffle le langage des rochers, des lichens, des nuages et des glaces immatérielles. Un espace aéré d'une énergie subtile que Bachelard nomme « imagination ascensionnelle. » Chaque photographie tend vers cette grâce. C'est un artiste aux aguets, en alerte permanente dans le déferlement des signes et des brumes errantes.

« Carnet de marche » ou carnet de dessin, les instruments de sa pratique ne sont plus à l'atelier. Elle procède bien d'une étude, d'une expérience intérieure venue de l'extérieur.

Le geste du corps dessine, trace, creuse le labyrinthe et ses pas gravent la terre afin qu'elle puisse elle-même se mouvoir. Affinité avec la peinture, que j'ai toujours pressentie, une gestuelle, une écriture griffée de la surface, qui me fait penser à Cy Twombly. Il va dans l'informe comme un peintre, dans le tissu du jour, sa faible toile du haut des chemins les plus isolés. Le paysage dessine des ruptures, des arrêts, des écarts et des élans d'immensités que le photographe-marcheur franchit, le froid se déposant parfois en neige sur sa tête. Il fait un pas dans l'épaisseur du blanc insaisissable, analogue au papier sans trace. Sensation éperdue, course vers la beauté, serait-elle dépositaire du « vague à l'âme » photographique, ce temps qu'on s'efforce de retenir, qu'on croit emprisonner, cette beauté enroulée autour de son énigme. Toute photographie d'Eric Bourret en raconte aussi le vide « détendu/relâché » terriblement là, à hauteur des yeux et des tempes.

Mais il ne veut rien saisir (paradoxe de la photographie) il se tient, il flotte, il dérive dans le désir de ne rien attendre, dans l'envie de capture, où le flou et le bougé s'invitent à la séance. Il fait face à la montée des circonstances par grandes rafales. Il ne s'agit pas d'un espace de représentation mais d'un espace de présence qui donne au monde, son flux, sa texture et son abstraction. Il reste attaché à la seule obédience de son désir et de son obsession des paysages, plus spécialement la montagne, sa résidence sur la terre proche ou lointaine, son tour de planète ébloui. Le monde, c'est la contrée, ce qui vient au devant de celui qui marche et voit. Ses intentions et tensions s'accumulent intérieurement et vibrent dans l'infra-mince l'infra-narratif des images vacillantes qui nous font perdre le nord dans leur absolue fragilité.



Carnet de marche, France, Oisans 2014
tirage jet d'encre baryté
Hahnemühle 30 x 30 cm
contrecollage alu dibond -
encadrement aluminium
teinté blanc

L'appareil photo joue son rôle de comparse. Il est toujours sous-entendu tout comme les « planches contacts » qui (selon Raymond Depardon) sont le mouchard du camionneur. Planches qui demandent un autre regard qui se souvient du paysage qui sort du bois, présent enfoui. Ainsi par la lecture de ses planches, Eric Bourret affine son analyse et valide un ensemble de variations sur la pertinence du paysage. La première caractéristique de la photographie, c'est qu'elle se produit où se tient celui qui la prend. Serait-elle donc toujours autobiographique ? Est-elle autre chose pour Eric Bourret ? Se trouve-t-elle dans ce mystère quelque part qui valait le voyage ? Se dire encore je dois aller jusqu'à lui à pied, ce mystère des bouts du monde que les romains appelaient « finibus terrae. » Il ne se démarque jamais de son désir entêtant d'aller voir si

certains endroits parlent plus juste. La photographie permet aussi de faire coïncider avec soi-même le beau, son empreinte de lumière, lui donner droit de « s'imaginer » sur la fine couche de la pellicule.

Les photographies d'Eric Bourret viennent d'endroits précis (un terme préféré à lieu, idée chère à Denis Roche). Elles sont légendées selon l'année et le mois, notamment 2015-2016 liées à la commande du musée Dauphinois dans le cadre du projet de résidence dans les Alpes. Elles portent le nom de Belledonne, Dévoluy, Oisans, Vercors, Écrins. Eric Bourret est à son aise sur ces territoires alpins mais aussi en Himalaya de l'autre côté du monde. Les montagnes se donnent à qui se donnent à elles. On ne s'impose pas à un site, on s'ouvre à son rythme pour y faire souche, se fonder comme « habitant » de l'altitude.

Eric Bourret est ce marcheur idéal d'avant le temps de l'histoire, allié des fables alpines, sous l'azur des Écrins récolté chez les dieux. Son regard se suspend toujours à plus haut que lui. Il affectionne particulièrement ces sites grandioses. Il sait déplier ses distances aux choses tout au long de ces déplacements : l'arbre dépouillé, la falaise, la paroi rocheuse aux somptueux revêtements de glace. C'est une affaire de grain, de lumière. Ce blanc sans rien d'écrit, sa toute puissance, ou parfois une figure reprend le dessus, se montre pour se dissoudre dans l'indistinct et l'éphémère de sa condition. Apparition dans l'unique secret du temps qu'Eric Bourret interroge en nimbant ses images d'une puissante charge poétique.

Il s'agit bien d'une rencontre avec l'épaisseur des choses, de leur manière d'être résistantes ou non à son mouvement, à son rituel, puisque le dispositif est de déclencher six ou neuf prises de vue sur le même négatif en une seule image. Ce protocole déstabilise et démultiplie le paysage dont l'apparition bouleversante se confond avec l'éclair du passage. Il donne à mieux penser la profondeur, à toute l'étendue de l'acte photographique. Il en est comme le gardien celui qui veille sur l'ineffable, le lieu des traces de contact avec lui-même.

Cette fracture du réel est le propre de son travail, il change sans cesse la texture subtile du monde sur la même ligne de crêtes et la même voie risquée. Quelque part entre la rumeur sourde qui secoue les lointains, le photographe, corps en partance, en rappel sur la paroi au nez du nuage en chute libre, signe un pacte blanc.

Elisabeth Chambon, 2017

Carnet
de
marche

Dans la gueule de l'espace



ci-contre

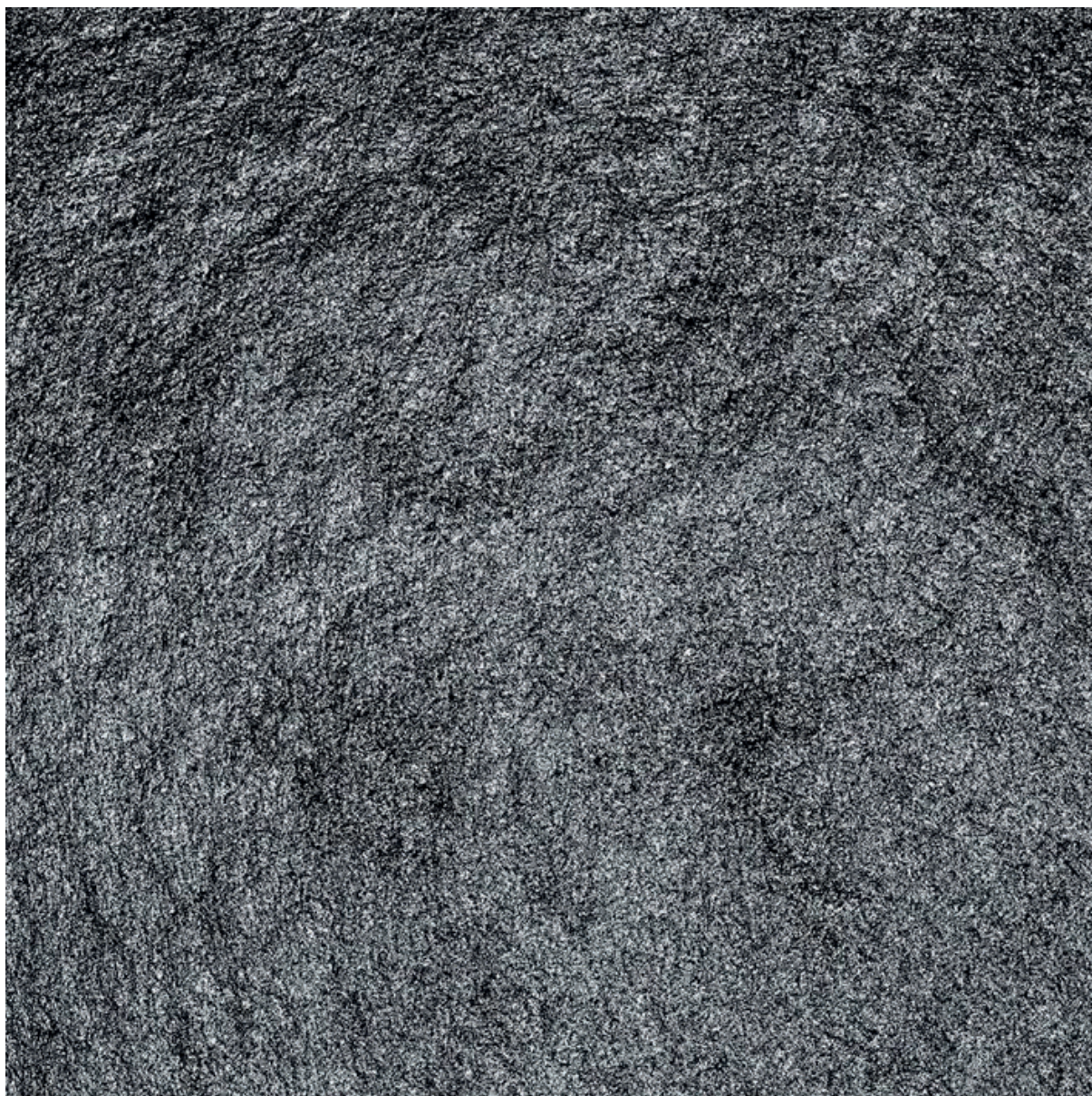
Dans la gueule de l'espace, Himalaya 2011
tirage jet d'encre baryté Hahnemühle 110x135 cm
contrecollage alu dibond - encadrement bois teinté blanc

page suivante

Dans la gueule de l'espace, France, Lure 2010
tirage jet d'encre baryté Hahnemühle 135 x 110 cm
contrecollage alu dibond - encadrement bois teinté blanc



Kosmos



ci-contre

Kosmos, 2017
tirage jet d'encre mat Hahnemühle 115 x 115 cm
enchâssé dans une boîte teinté noire 118 x 118 x 17 cm

page suivante

Kosmos, 2017
tirage jet d'encre mat Hahnemühle 115 x 115 cm
enchâssé dans une boîte teinté noire 118 x 118 x 17 cmnc



expositions

2018

Galerie Espace à Vendre, Nice

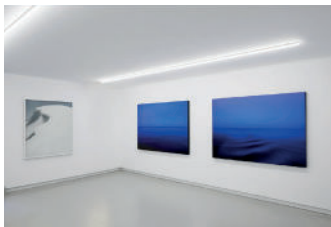
Ecomusée, Volx

Traversée hivernale de Venise

Herculaneum, Pompei

Résidence, traversée hivernale des Causses du Larzac, Méjean, Noir

2017



Musée dauphinois, Grenoble

[Galerie du Canon, Toulon](#)

Abbaye de La Celle

Traversée hivernale du Svalbard, Norvège

Marche hivernale dans les îles de Gozo, Malte

Marche hivernale dans la forêt primaire, Ile de Madère, Portugal

2016

Saatchi Gallery, Start, Londres

Hazard Gallery, Johannesburg, Afrique-du-Sud

Akaa Art Fair, Paris

Dallas Art Fair, Etats-Unis

Seattle Art Fair, Etat-Unis

Johannesburg Art Fair, Afrique-du-Sud

Marche hivernale dans les Massifs du Vercors, Oisans et Belledonne, France

Marche hivernale dans les forêts primaires, Iles de Tenerife et la Gomera, Espagne

Traversée de printemps sur l'océan Atlantique

Résidence et marche hivernale sur le territoire du Cradle of Humankind, Afrique du Sud

2015



56° Biennale d'Art de Venise, Italie

Musée Ziem, Martigues

Galerie Esther Woerdehoff, Paris

Abbaye de Montmajour, Arles

Musée de la Photographie A.Villers, Mougins

Tamaulipas Museum of Contemporary Art (MACT), Mexique

Résidence et marche hivernale sur le territoire du Cradle of Humankind, Afrique du Sud

Marche hivernale dans les Massifs du Vercors, Oisans, France

Traversée de printemps sur l'océan Atlantique

Traversée d'été sur la mer Égée

2014

Paris-Photo, Grand Palais, Paris
Chapelle de l'Observance - Draguignan
Musée Géo-Charles, Échirolles
Centre d'Art le Moulin, la Valette-du-Var
Musée d'Art, Toulon
Marche hivernale sur l'Etna, Italie
Traversée de printemps sur l'Océan Atlantique

2013

Archives départementales, Aix-en-Provence - Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013
Galerie A. Lazarew, Paris
Centre d'Art de l'Yonne, Château de Tanlay
Musée Géo-Charles, Échirolles
Galerie J.Greset, Besançon
Marche hivernale dans les massifs du Mercantour et des Ecrins, France
Marche de printemps en Islande
Traversée estivale du Ladakh et Zanskar, Inde

2012

Centre d'art Le Moulin, la Valette-du-Var
Musée Muséum Départemental, Gap
Marche hivernale dans le massif du Khumbu, Annapurna et Mustang, Népal
Marche estivale dans le massif du Mercantour et des Ecrins
Marche estivale sur les hauts plateaux du Rupshu et Changtang, Tibet et Inde
Marche hivernale sur les massifs de la Ste-Victoire, Ste-Baume et Alpilles, France

2011

Galerie DNR, l'Isle-sur-la-Sorgue
Hôtel des Arts, Toulon
Théâtre de la Photographie et de l'Image (TPI) Nice
Traversée glacière estivale du Zanskar et Paldar, Inde
Marche hivernale sur les massifs de la Ste-Victoire, Ste-Baume et Alpilles, France
Marche automnale dans les massifs du Mercantour et du Queyras, France
Marche hivernale sur l'Etna, Italie

2010-2005



Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain (MAMAC), Nice
Arts on Main, Johannesburg, Afrique du Sud
Abbaye de Reigny, Vermenton
Musée Prieuré de Salagon, Mane
Galeria, la Otra Banda, Merida, Venezuela
L'hôtel des Arts, Toulon
Musée départemental Arles Antique, RIP Arles

Résidence et marche hivernale sur le territoire du "Cradle of Humankind", Afrique du Sud
Marche automnale et hivernale sur la montagne de Lure, France
Traversées de printemps du Ladakh et Zanskar, Inde
Marche sur les sites de Pagan et Mrauk U, Birmanie
Traversée glacière de printemps dans le massif de la Vanoise et du Mont-Blanc, France et Italie
Marche hivernale dans le massif du Khumbu, Népal

collections publiques

Museum of Contemporary Art de Tamaulipas (MACT), Mexique
The Photographic Museum of Finland, Helsinki, Finlande
Muséu da Imagen, Braga, Portugal
Musée de l'Élysée, Lausanne, Suisse
Fondazione Italiana per la Fotografia, Turin, Italie
Musée d'Art Contemporain et d'Art Moderne (MAMAC), Nice, France
Maison Européenne de la Photographie (MEP), Paris, France
Musée Picasso, Antibes, France
Hôtel des Arts, Centre Méditerranéen d'Art (HdA), Toulon, France
Le Parvis, Scène Nationale, Tarbes, France
Théâtre de la Photographie (TPI), Nice, France
Le Centre d'Art Informel de Recherche sur la Nature (CAIRN), Digne-les-Bains, France
Bibliothèque Nationale de France, Paris
Musée Ziem, Martigues, France
Musée Géo-Charles, Échirrolles, France
Musée Prieuré de Salagon, Mane, France
Fonds Départemental, Conseil général de l'Yonne, France
Galerie du Château d'Eau, Toulouse, France
Musée Gassendi, Digne-les-Bains, France
Musée Muséum départemental des Hautes-Alpes, Gap, France
Musée d'Art et d'Archéologie, Aurillac, France
Musée Intercommunal d'Histoire et d'Archéologie, Louvres, France
Musée de St Dié-des-Vosges, France
Fonds Communal, Ville de Marseille, France
Fondation Regards de Provence, Marseille, France
Faculté de Toulon, France
Centre d'Études Cathares, Arques, France
Direction Départementale de l'Équipement, Marseille, France
Villes de Lyon, Manosque, La Seyne-sur-Mer, La Valette-du-Var, Vitry-sur-Seine
Artothèques de Draguignan, Fos-sur-Mer, Grenoble, Nantes et Nice, France
Coffret Hermès remis aux Chefs d'États, Conseil Européen, Nice, France
Collections privées en Europe, Afrique et aux États-Unis

bibliographie

Carnet de marche - Eric Bourret 2015-2016

livre, Arnaud Bizalion éditions (2017) - Français-Anglais
textes, E.Chambon - P.Padovani

Éric Bourret, 2005-2014 - Et l'espace fera de moi un être humain

catalogue, musée Ziem (2015) - Français-Anglais
textes, P.Piguet - P.Padovani

Dans la gueule de l'espace

livre, Arnaud Bizalion éditions (2015) - Français-Anglais
texte, B.S.Girons

De l'Air

portfolio, Excuse me, while I kiss the sky
édition de l'air (2014)
texte, E.de l'Écotais

Les Carnets d'Eucharis

portfolio, Excuse me while I kiss the sky (2014)
texte, F. Coadou

Le temps de la marche. Sainte-Victoire, Sainte-Baume, Alpilles

éditions Fage (2013) - Français-Anglais
texte, P.Parlant

La Sainte-Victoire de loin en proche

Éditions Autres et Pareils (2012)
textes, O. Domerg, J.M. Gleize, V. Vassiliou

Trace - Excuse me, while I kiss the sky

Édition du Centre d'Art le Moulin (2011) - Français-Anglais
texte, F. Coadou - interview I.Bourgeois / E.Bourret

Écrire sur l'eau

éditions Centre d'Art de l'Yonne (2010)
texte de J. Py,

Lure

éditions Fage (2010) - Français-Anglais
texte de F. Bazzoli

Hun-Tun

éditions Fage (2008) - Français-Anglais
textes de P. Padovani, G. Perlein, M. Renoue

Le Var et l'ailleurs

éditions Hôtel des Arts, Toulon (2005)
textes G.Altieri, J. Arrouye - interview G.Altieri / E.Bourret

bibliographie

Montagne au carré

éditions Fage (2004)

textes, F. Verlinden, P. Grand, O. Domerg

Regards sur les sites de l'Égypte antique

éditions musée d'Antibes (2004)

textes, J. Arrouye, M. Azim,

Nouvelles curiosités, New curiosities, Musée Gassendi

éditions Fage (2003) - Français-Anglais

textes, K. Pomian, A. Turner, S. Bann, J. Fontcuberta, H. de Vries, F. Faure, N. Gomez

Matières d'oeuvre(s)

éditions Galerie du Château d'Eau, Toulouse (2003)

texte, J.M Lacabe

Égypte, Jordanie, Liban, Syrie, Yémen 1995 - 2000

éditions ville de Salon de Provence (2000)

texte, G. Beaugé

L'oeil ouvert, un parcours photographique 1983-1998

éditions Nathan (2000)

textes, P. Roegiers,

Paysages pluriels

éditions Filigranes (2000)

texte, B. Ely

Plan(s)

éditions sacripant (2000)

texte, Y. Geffroy

Nice, Dix photographes, Une ville

éditions G. Gardette (1997)

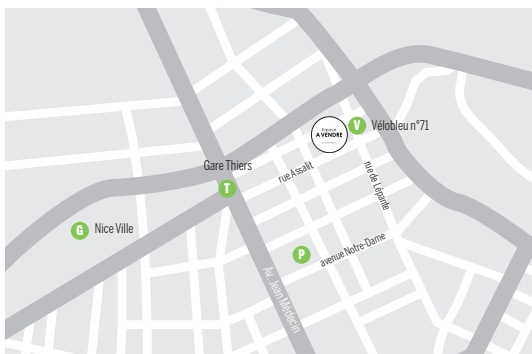
texte, X. Girard

Espace **A VENDRE**

art contemporain



10 rue Assalit • 06000 Nice
du mardi au samedi • de 14h à 19h
également sur rendez-vous



- G** Gare SNCF – Nice-Ville
- T** Tramway Ligne 1 – Arrêt « Gare Thiers »
- V** Station Vélobleu – N° 71 « Rue de Lépante »
- P** Parking – Avenue Notre-Dame



espace-avendre.com
contact@espace-avendre.com
09 80 92 49 23



Espace_AVENDRE



@espace_avendre



Espace A VENDRE